

Laval théologique et philosophique



Ludwig OTT, *Le sacrement de l'ordre*, traduit de l'allemand par Michel Deleporte, Coll. « Histoire des dogmes », Paris, Éditions du Cerf, 1971 (13.5 X 21.5 cm), 452p.

Michel Gervais

Volume 28, numéro 1, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020285ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020285ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gervais, M. (1972). Compte rendu de [Ludwig OTT, *Le sacrement de l'ordre*, traduit de l'allemand par Michel Deleporte, Coll. « Histoire des dogmes », Paris, Éditions du Cerf, 1971 (13.5 X 21.5 cm), 452p.] *Laval théologique et philosophique*, 28(1), 93–94. <https://doi.org/10.7202/1020285ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

question de reprendre ici l'enchaînement complexe des analyses que M. Declève fait autour du thème : « Métaphysique et Critique de la Métaphysique », à partir de l'interprétation heideggérienne de Kant. Le fait dominant est qu'il accorde à Kant ce droit de réponse que le déroulement de l'histoire des idées semblait lui contester. C'est ainsi que la véritable signification de l'analytique des principes, celle d'être une interrogation fondatrice de la raison comme pouvoir subjectif, situe Kant dans une perspective anthropologique qui échappe aux réductions de Heidegger : celle de la vocation humaine de la liberté.

Heidegger prétendait définir l'unité originelle des trois grandes Critiques, dans l'interprétation de la Dialectique transcendantale comme doctrine « implicite » d'un oubli de l'oubli moderne de l'être ; Kant d'ailleurs aurait, là aussi, effectué un recul vers l'ontologie, que la reprise heideggérienne dépasse et réfute. Or l'approfondissement critique de la méditation heideggérienne nous montre Kant échappant à la délimitation et à la réfutation. Le schème des apparences métaphysiques, au niveau de la Dialectique transcendantale manifeste corrélativement les insuffisances de l'ontologie et la possibilité de l'idéal pour la pensée humaine, en tant que l'homme est agent moral et découvre en lui-même, dans la loi du Devoir, la raison d'être libre. Heidegger, précisément, liait la philosophie de Kant à la reprise, au plan de l'analyse transcendantale, des objectifs et des domaines de l'ontologie de Wolff. Une nouvelle reprise de sens par rapport à la *Critique de la Raison Pure* nous restitue la véritable problématique de l'être pour Kant, celle que la Théorie transcendantale de la Méthode synthétise par la conjonction de Können, Sollen, Dürfen. L'avènement de la liberté humaine dans le pouvoir pratique de la Raison, le règne des fins comme horizon de l'homme par-delà sa finitude : tel est le sens de l'ultime synthèse qui fonde, pour nous modernes, les possibilités ouvertes d'une Anthropologie philosophique et qui nous situe dans un dépassement de la révélation présocratique de l'Être.

Reconnaissons l'intérêt très grand de l'itinéraire de pensée que M. Declève nous propose dans *Heidegger et Kant*. Nos remarques critiques s'adressent à la difficulté formelle du livre, qui illustre strictement le genre des thèses. Érudition, précision technique sont autant de critères pour évaluer la teneur scientifique d'une recherche, mais constituent parfois des obstacles à la compréhension du lecteur, qui n'appartient pas nécessairement à l'élite des initiés, même s'il est lui-même engagé dans la carrière philosophique. Pour qui est disposé à suivre les sentiers ardu de l'érudition, l'ouvrage fournit l'occasion de retrouver dans sa force initiale, c'est-à-dire dans sa puissance d'interrogation pour nous, la « vaillante » pensée de Kant. Nous souhaitons que M. Declève nous apporte, dans les analyses qu'il nous promet pour l'avenir, l'inspiration kantienne ouverte à la réflexion actuelle.

François DUCHESNEAU
Université d'Ottawa

Ludwig OTT, *Le sacrement de l'Ordre*, traduit de l'allemand par Michel Deleporte, Coll. « Histoire des dogmes », Paris, Éditions du Cerf, 1971 (13.5 × 21.5 cm), 452p.

L'édition originale de cet ouvrage fait partie du *Handbuch der Dogmengeschichte* et a été publiée en allemand en 1969 par les éditions Herder, Freiburg-im-Breisgau, sous le titre *Das Weihesakrament*. La traduction de Michel Deleporte met ce volume à la portée du lecteur francophone et c'est là chose fort heureuse.

L'ouvrage est en effet remarquable à plusieurs points de vue. Il répond en outre à un besoin vivement ressenti par ceux qui ont eu à faire des recherches sur la théologie du sacrement de l'Ordre. L'on avait bien jusqu'ici des articles et des ouvrages sur tel ou tel auteur, telle ou telle époque ou bien des exposés sur l'évolution de tel problème particulier. Un ouvrage général sur l'histoire de la théologie du sacrement de l'Ordre, des origines à Vatican II, faisait toutefois défaut. C'est dire l'utilité incontestable de ce livre.

Il s'articule de la façon suivante : 1) la Sainte-Écriture ; 2) la patristique pré-nicéenne ; 3) la patristique post-nicéenne ; 4) la préscolastique et la première scolastique ; 5) l'âge d'or de la scolastique et la scolastique décadente ; 6) la Réforme et le concile de Trente ; 7) la théologie post-tridentine.

Sans doute, maints développements nous laissent-ils en appétit, la brièveté étant de mise en ce genre d'ouvrage. Pourtant, la qualité scientifique de l'œuvre ne s'en trouve pas compromise. C'est d'ailleurs un des grands mérites de l'auteur que d'avoir su condescendre à la nécessité du résumé sans verser pour autant dans la superficialité et les généralités. Tout au plus, peut-on regretter la trop grande rapidité avec laquelle certains thèmes sont traités, tel celui de l'Ordre dans la Sainte Écriture, ou encore l'absence d'avis sur des questions importantes. L'on s'étonne, par exemple, de constater que l'auteur passe sous silence les diverses hypothèses émises touchant l'évolution de l'apostolat vers l'épiscopat « monarchique ». Sans doute a-t-il préféré rapporter simplement les quelques rares faits connus qui ont servi de base aux diverses théories, somme toute assez fragiles.

Par contre, les principales questions de la théologie de l'Ordre sont très bien suivies dans leur évolution à travers les âges : la définition de l'Ordre, sa sacramentalité, sa division en degrés, la distinction entre l'épiscopat et le presbytérat, la matière et la forme du sacrement, ses ministres et ses sujets, les effets de l'ordination.

S'abstenant le plus souvent de porter un jugement relevant plutôt de la théologie spéculative, l'auteur n'en a pas moins su dégager de façon remarquable les faits et les doctrines les plus significatifs à ce point de vue. En théologie sacramentaire, on le sait, la spéculation est particulièrement dépendante des données de l'histoire. C'est dire l'importance pour le théologien d'un ouvrage bien fait comme celui de Ludwig Ott.

Sa qualité fait regretter qu'il n'ait pas été complété par une table analytique et une table des auteurs cités. Cette addition eût rendu plus facile la consultation de ce précieux instrument de travail.

Michel GERVAIS

SAINT-SIMON, Henri de. **Le nouveau christianisme et les écrits sur la religion**, choisis et présentés par Henri Desroche, Paris, Éditions du Seuil, 1969 (11 × 18 cm), 192p.

Si Henri de Saint-Simon a pu donner à penser qu'il était « le premier des socialistes et le dernier des gentilshommes » ou encore, avant Marx et Comte, « le père de la sociologie », c'est que l'unité de sa vie et de son œuvre, nous dit Henri Desroche, fut celle d'une passion, dont on sent par ailleurs qu'elle était « la religion de l'irréligion ». Ce perpétuel essayiste, dont tant de propos, de fragments et d'aphorismes prennent aujourd'hui un accent étrangement présent sans perdre leur perspective indéfinie, offre un excellent exemple de l'unité probablement essentielle qui joint ensemble l'utopie, la religiosité et l'esprit révolutionnaire. Tout ce qui, dans les sciences humaines, est d'allure démiurgique et tend « à déplacer le paradis terrestre pour le transporter du passé dans l'avenir », trouve dans les écrits de Saint-Simon non seulement son expression mais bien souvent son analyse pénétrante. *Le nouveau christianisme* parut en 1825, quelques mois avant la mort de l'auteur. Premier et seul à être écrit de trois dialogues entre un conservateur et un novateur, cet opuscule de quarante pages « est plutôt », selon Henri Desroche, « le manifeste d'une science sociale générale à la fois poétique, théorique et pratique, identifiée à l'esprit du christianisme ou peut-être à un christianisme du Troisième Âge après l'âge catholique féodal et l'âge protestant bourgeois dont la double critique constitue l'essentiel du texte ». À l'heure où, vague autant que nécessaire, se proclame une « théologie politique », ces pages méritent l'étude des théologiens et des philosophes de la religion entre autres. Leur lecture est excellemment préparée par les quarante-quatre pages d'introduction ainsi que par les trente-huit extraits d'autres œuvres plus anciennes, où l'on voit prendre quelque peu forme les aspects poétiques, théoriques, historiques et pratiques de cette sociologie démiurgique que Saint-Simon appelait un nouveau christianisme.

Henri DECLÈVE